

Nous vivions près de la mer, toi et moi, il y a des années. Te souviens-tu? Dans une petite maison verte que tu repeignais tous les ans après les pluies. Où nous faisons l'amour chaque jour ou presque et rêvions à tous ces pays que nous visiterions ensemble. C'est dans cette maison que j'avais imaginé écrire un livre sur ma vie là-bas avec toi. Un livre qui parlerait d'amour. Évidemment. Et aussi de cette vie délirante privée des choses et des gens auxquels je tenais. Je t'avais toi. La mer. Le magnifique indigo des étoffes que les femmes portaient autour de la taille. Et les poissons. J'avais ton goût sur mes lèvres – un goût salé d'ambre musqué.

Mon histoire avec Adé – notre histoire – a commencé un après-midi d’automne. Une de ces journées dont raffolent les gens de Nouvelle-Angleterre, quand des nuées de feuilles mortes rougeoyantes tournoient dans un ciel d’un bleu invraisemblable. Je descendais à pied College Street avec une amie, Miriam. Elle me parlait de sexe – elle avait un nouveau copain –, et de parties de flipper dans un bar d’Adam Street. J’avais resserré mon manteau sur mes seins et levé le menton pour profiter du soleil. La façade en pierre de taille du centre sportif était alors apparue devant nous, en bordure du campus, et nous avons gravi l’escalier d’un pas vif pour pénétrer dans l’obscurité gothique.

Dans la moiteur calfeutrée du sauna, je me suis allongée sur la banquette supérieure, parfaitement immobile. Miriam, elle, s’est assise en tailleur à même le sol, sans mettre de serviette sous ses fesses, et a commencé à tourner lentement sur elle-même, son gros popotin frottant sur le carrelage vert décoloré. Elle avait d’énormes mamelons rose pâle et la pilosité de ses cuisses charnues donnait à ses jambes un aspect bronzé, même en

hiver. Elle ressemblait aux femmes girondes peintes par Ingres, dont j'étudiais les tableaux dans mes cours d'histoire de l'art. De voluptueuses femmes au bain à la peau d'albâtre.

— Que dirais-tu de la Thaïlande? m'a demandé Miriam.

Sa question tombant comme un cheveu sur la soupe, je me suis demandé si elle n'était pas en plein délire. Elle s'est mise à dodeliner du bassin de plus en plus vite.

— Que penses-tu de Koh Samui, Phuket et Chiang Mai? a-t-elle continué en s'agitant de plus belle, comme si les mots eux-mêmes animaient son corps.

— Hmm, ai-je dit en me prêtant au jeu. Et pourquoi pas l'Égypte? Karnak, Abou Simbel et Gizeh? Que dirais-tu de Louxor et d'Assouan?

— Oui! s'est enthousiasmée Miriam en continuant d'accélérer le mouvement, ce qui a probablement eu pour effet de lui meurtrir les fesses et les cuisses.

— Et pourquoi pas le Nil?

J'avais dix-neuf ans et Miriam vingt et un. Si je me sentais inachevée et mal dégrossie, elle me semblait au contraire entière et pleine d'assurance. Fille de divorcés, j'avais l'impression de provenir de mille endroits différents – chacun détenant une part de moi-même, tandis que j'étais parmi eux sans parvenir à les rassembler. Miriam venait d'un seul endroit, Miami, et plus précisément de Coconut Grove, un des quartiers les plus huppés de la ville.

À Yale, elle évoluait dans des cercles que je n'avais jamais fréquentés, pas même dans le milieu

progressiste auquel appartenait mon lycée, situé dans le quartier très bobo de Haight-Ashbury. Miriam et sa clique élevaient des autels à la gloire de Madonna, peints à la bombe dorée et ornés de pétales de roses. Ils aimaient le vin rouge et les artistes féministes post-modernes tels que Cindy Sherman, Jenny Holzer, Frida Kahlo et les Guerrilla Girls. Citaient Julia Kristeva, Karl Marx et Simone de Beauvoir. Lisaient Rilke, Thoreau et Whitman, et avaient opiné de la tête avec gravité quand je leur avais apporté un très vieux recueil de poèmes de Borges tout écorné. Il avait rejoint la bibliothèque de fortune qu'ils s'étaient constituée sur le linteau de la cheminée dans la vieille maison que Miriam louait sur Howe Street avec ses quatre meilleurs amis.

J'avais rencontré Miriam dans un cours de cinéma, « Pouvoir et politique : le cinéma en Amérique latine ». Après avoir toutes les deux fondu en larmes devant *Lucia*, un classique cubain, nous étions devenues inséparables. Ensemble, nous explorions les profondeurs de la normalité, repoussant toutes les limites du bout de nos langues. Nous nous incrustions dans des fêtes branchées données dans des endroits prétentieux, ou dans des sociétés secrètes qui avaient encore pour nous le parfum enivrant du luxe. Nous passions des soirées entières à boire au Bar, repaire d'étudiants de littérature comparée dont on adorait se moquer. Nous gloussions en enchaînant les whisky sours tandis qu'ils s'enflaient des vodkas en s'écharpant sur l'anti-sémitisme du déconstructiviste Paul de Man.

Miriam exerçait sur moi la même fascination qu'un objet précieux, rubis étincelant ou Bouddha de trente

mètres de haut. Elle n'hésitait pas à associer une bague sertie de diamant offerte par son père avec une jupe en polyester déchirée dégotée pour deux dollars dans une friperie. Il lui arrivait aussi de porter sur ses cheveux châtain foncé un foulard bariolé, qu'elle se nouait sous le cou. Elle marchait les mollets légèrement écartés, comme les filles de la campagne. Quand la pierre de taille néogothique de notre vénérable université devenait trop pesante, Miriam passait me prendre avec sa Chevrolet Nova rouge, un collier de grosses perles roses et orange autour du cou, et elle nous emmenait loin de New Haven, direction le Cinema 21 à plusieurs villes de distance. Certains soirs, nous allions admirer le coucher de soleil depuis le belvédère d'East Rock situé à l'extérieur de la ville – joue contre joue et nos doigts entrelacés, pour nous tenir chaud. Miriam était une force vitale. Elle m'avait idolâtrée, courtisée, m'avait faite sienne. Et je ne désirais rien d'autre.

Un jour, nous nous étions embrassées, non tant par passion que pour en faire l'expérience. Nous nous trouvions à bord d'un ferry, en route pour rendre visite à sa mère. Nos langues s'étaient mêlées alors que nous quittions Mystic, ses sous-marins et autres engins de guerre, laissant derrière nous les côtes du Connecticut. Miriam avait le goût singulier de la nouveauté, et me paraissait ronde et tendre quand mon ancien copain était grand et solide; moite et vulnérable quand lui était ferme et conquérant. À cet instant-là, je l'avais aimée plus que tout au monde. Elle avait des attaches, mais demeurait libre. Elle s'accommodait de la cacophonie. J'aurais voulu la dévorer et ainsi m'approprier une partie de son savoir.

Peu de temps après, les filles ont donné une grosse fête dans leur appartement de Howe Street. Après avoir beaucoup trop bu et écouté Bob Dylan jusqu'à l'écoeurement, et alors que *Les Quatre Cents Coups* de Truffaut démarraient pour la troisième fois consécutive sur l'écran de télé muet, j'avais chuchoté un peu trop fort à l'oreille de Miriam que le garçon prénommé Parker posté à l'autre bout de la pièce était plutôt mignon : sorte de James Dean mâtiné de Jackson Pollock, aussi saoul que peu communicatif. Bref, extrêmement viril. Nous étions avachies sur son lit gigantesque logé dans une alcôve du salon. La fête s'essouffait un peu mais la plupart des invités étaient encore là. Je me demande s'il sait baiser, lui avais-je susurré en guise de préliminaires, ma langue cherchant la sienne.

Miriam avait réagi avec entrain, mais je n'aurais su dire si c'était mon baiser ou Parker qui soulevait son enthousiasme. Je l'avais néanmoins bien volontiers accueillie, enivrée par cette promesse de transgression. Le moment venu de reprendre notre souffle, les conversations s'étaient tuées autour de nous. Miriam s'était redressée sur l'oreiller, brisant le silence d'une voix traînante et rauque digne de *La Chatte sur un toit brûlant*.

— Parker, Parker, lui avait-elle soufflé en effleurant le matelas de son lit *queen size*. Viens t'asseoir ici, mon chéri.

Le moment était décisif ; c'était la première fois que nous piégions un étranger dans notre toile, créant ainsi un *nous* faisant d'eux notre proie, un *nous* qui, en matière de fidélité et pour tout ce qui comptait, avait la priorité sur tout le reste.

Bière en main, Parker nous avait rejointes en faisant crânement claquer ses bottes de cow-boy sur le plancher.

Il s'était glissé sur le lit à côté de Miriam en jetant une jambe sur ses cuisses à demi ouvertes, et elle lui avait répondu en faisant courir sa main sur son torse, débou-
tonnant sa chemise pour chercher ses tétons. Il s'était cabré en poussant un grognement sourd qui avait fait se dresser les miens. J'avais beau entendre confusément autour de moi des tintements de bouteilles et l'agitation des convives sur le départ, j'étais captivée par le spectacle que Miriam était en train de créer devant moi pour mon propre plaisir.

Cette nuit-là, nous avons toutes les deux eu Parker, et autant de fois qu'il avait bien voulu nous accorder ses faveurs. Nous avons échangé plusieurs baisers en nous caressant mutuellement le dos et les cuisses pendant que Parker besognait, chacune rassurant l'autre de sa présence douce et tendre. Mais nous n'avons pas fait l'amour ensemble, du moins au sens conventionnel du terme. Il n'avait été question ni de galipettes ni d'échanges de fluides corporels, même si le fait de nous offrir aux yeux l'une de l'autre créait entre nous une intimité d'une rare intensité. Un moment en particulier restera à jamais gravé dans ma mémoire : Miriam, la tête rejetée en arrière, une main glissée entre ses cuisses alors que Parker entrait en elle. Elle m'a tendu sa main libre, ouvert les yeux et souri, abolissant ainsi pour moi la distance qui me séparait de ce que mes yeux contemplaient.

Le sommeil nous avait gagnées, mais il était hors de question que Parker dorme avec nous. Jugeant tout à coup qu'il sentait mauvais et prenait beaucoup trop de

place, nous l'avions réveillé et sommé de partir. Il en avait été visiblement vexé, même si ses fanfaronnades de type bourré lui avaient permis de ne pas trop perdre la face. Faisant mine d'être éreinté, il avait enfoncé son visage dans l'oreiller tout en marmonnant quelques mots sur le froid qui l'attendait dehors. Mais nous avons été implacables, notre résolution frisant la cruauté. Il avait fini par enfiler sa chemise et Miriam était venue se blottir contre moi, passant son bras autour de ma taille. Je me sentais certes exténuée mais extraordinairement bien. Et sans une once de culpabilité.

Le lendemain soir au dîner, devant son assiette de pâtes aux champignons, Miriam avait décrété que les garçons pourraient bien aller et venir. Puis elle avait levé son verre de vin et s'était penchée vers moi, approchant son nez parfait du mien.

— Mais nous, avait-elle poursuivi avec grandiloquence, nous sommes ce qui demeure.

Il nous a suffi de quelques jours pour concrétiser notre projet. Nous avons certes déjà voyagé ensemble, mais cette fois-ci notre périple durerait une année entière, voire deux. Quelques semaines plus tard, j'ai scotché une grande carte de l'Afrique sur l'immense reproduction d'un tableau de Walasse Ting, figurant des fleurs sauvages, que j'avais punaisée à un mur de mon minuscule appartement loué en ville. Parallèlement à nos tracés et calculs d'itinéraires, je rédigeais mon dernier mémoire universitaire, consacré à la poétique de l'espace et à l'inscription du sens dans l'environnement construit. Paragraphe après paragraphe. Citation après

citation. Certains jours, je pensais ne plus pouvoir écrire une ligne de plus ni formuler deux idées cohérentes à la suite. Envahissant l'énorme carte, l'immense continent avait beau me faire de l'œil, l'Afrique me semblait encore un mirage. Je pensais ne jamais venir à bout de ce combat sur ordinateur.

Et puis voilà. Un jour, j'en ai eu fini. Miriam et quelques amis m'ont emmenée dans un bar à tapas où j'ai savouré des olives, quelques tartines de pain frotté à l'huile, une salade de tomate et du poisson. Le tout accompagné d'un bon sancerre. De retour chez moi, pompette, j'ai commencé à faire les cartons. J'ai jeté des centaines de pages de brouillon dans un gros sac-poubelle noir. Assise au milieu du salon, j'ai regardé le soleil se lever en écoutant Segovia et sa guitare classique sur la minuscule enceinte posée sur le rebord de ma fenêtre.

Miriam est passée me voir en début d'après-midi. Elle venait de récupérer les clés du box que nous avons loué dans Orange Street. Nous y avons déposé nos livres ainsi que le fauteuil et le repose-pieds recouverts de fleurs vertes que j'avais achetés pour vingt-cinq dollars à l'Armée du Salut. Emballés dans de grandes boîtes en carton, mes tableaux aussi sont partis – une petite Mexicaine posant près d'une fenêtre, la gravure de Picasso offerte par mon père quand j'étais enfant, et le grand fantôme défiguré que j'avais acheté à un étudiant des Beaux-Arts. Ce dernier avait pour habitude d'enterrer ses toiles pendant des mois avant de les exhumer comme s'il s'était agi de rapatrier le corps d'ancêtres. Ne gardant que mon sweat-shirt préféré, j'ai balancé le reste de mes vêtements devant la porte de l'aumônerie de

l'université. J'étais exténuée, affamée, grisée par l'ivresse de l'inconnu.

Il ne nous restait plus qu'à quitter ces lieux et leurs murs de pierre froids. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous étions dans l'avion. Parties. Pour de bon.